

NATHANAËL OU LA DÉSINVOLTURE

Conclusion ^[1]

par Patricia DE FEYTER (Anvers)

Si Yourcenar elle-même confirme que “c’est l’auteur qui est censé raconter et expliquer, le ton de voix, l’inflexion, le point de vue demeurent le plus possible celui [*sic*] du personnage en question”^[2], toujours est-il qu’elle partage avec Nathanaël ainsi rendu à son autonomie (factice)^[3] quelques opinions qui discréditent la valeur de la littérature. Comme le dit M. Delcroix^[4], “La littérature, voire les livres et d’ailleurs le Livre, ont de moins en moins bonne presse dans ces livres pétris de culture”, et même Hadrien, féru amateur de culture et de littérature, lui-même poète, contestera jusqu’à un certain degré le pouvoir de véridicité des lettres (p. 30)^[5], comme il commettra “le quasi-sacrilège de douter de la civilisation encore à peu près sûre d’elle-même dont il est l’un des suprêmes représentants”^[6].

Les opinions non médiatisées de l’auteur vis-à-vis de la création littéraire oscillent entre d’une part une modestie que lui inspire la conscience du “peu qu’est la littérature, [du] peu qu’elle vaut”^[7], d’autre part un orgueil à l’idée que “les écrivains véritables” –

[1] Un incident technique lors de la composition du *Bulletin* n°12 à Anvers ayant malencontreusement fait disparaître la fin de l’article de Patricia De Feyter, nous la reproduisons ici.

[2] P. de ROSBO, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 28.

[3] Au sujet de la “liberté propre du personnage”, cf. “Histoire et examen d’une pièce”, *Théâtre I*, Paris, Gallimard, 1971, p. 13 et P. de ROSBO, *op. cit.*, p. 28-29, notion de “liberté intérieure” du personnage.

[4] “Mythes et histoires”, in *Bulletin de la Société Internationale d’Études Yourcenariennes*, n°5, *op. cit.*, p. 101-102.

[5] *Mémoires d’Hadrien*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1977.

[6] P. de ROSBO, *op. cit.*, p. 109.

[7] *Les Yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*, Paris, coll. “Le Livre de poche”, n° 5577, 1990, p. 124 (1^e éd. : Le Centurion, 1980).

qu'elle ne définit pas –, sont un “luxe nécessaire” puisqu'ils ont le pouvoir qui manque aux autres d'exprimer leurs expériences et sensations *informulées* (*Les Yeux ouverts*, p. 285, je souligne). Cela finit par confondre. L'écrivain ainsi vu comme un médium (*idem*, p. 309) nous ramène au centre de la problématique : qu'en est-il du pouvoir de véridicité de l'œuvre yourcenarienne ? Comment la lire donc ? Habile comme on la connaît, Yourcenar élude la question : la responsabilité est principalement du côté du lecteur. À l'en croire, nombreux sont ceux qui la lisent précisément par un souci peu apprécié de participer à la vogue culturelle, ce qui est déjà une façon de déprécier la valeur intrinsèque de l'œuvre et, pire encore, nombreux sont aussi ceux qui “voient dans [s]es livres non ce que [Yourcenar] y [a] mis, ou cherché à mettre [nuance bienvenue], mais ce qu'ils veulent y trouver.” Les *happy few* qui se font connaître sont promus amis (*idem*, p. 308-309). Dans ses entretiens avec P. de Rosbo – contrôlés à l'extrême puisque eux aussi réécrits dans l'après coup – Yourcenar insiste une fois de plus sur la même problématique :

[L'écrivain] est censé, il est vrai, avoir mis ses opinions dans ses livres, et l'a fait, presque toujours, *infiniment plus* que son public ne se l'imagine, mais outre que ces livres ne sont pas toujours lus, ou bien lus, les règles mêmes de l'œuvre littéraire l'obligent souvent à le faire par raccroc, par personnage interposé, entre les lignes, ou dans un vocabulaire particulier avec lequel il faut se familiariser.^[8]

Et ainsi de suite ... Sommaire résumé du drame, grand ou petit, d'un auteur qui ne voudrait à aucun prix être interprété librement, qui en fait n'accepte qu'un lecteur docile et disposé à se plier à sa prétendue autorité véridique et à la souveraineté de ses écrits qui en sont l'expression. Dans la préface du *Coup de grâce*, Yourcenar sollicite explicitement la bonne collaboration du lecteur, question d'éviter des interprétations erronées. Mais ne prolongeons pas la réflexion jusqu'au travail paratextuel dont l'auteur a généreusement enrichi son œuvre pour mieux *orienter* ses lecteurs.

Certes, ce serait ridicule de prétendre que ces commentaires et réponses d'auteur signifient l'échec d'une carrière littéraire et intellectuelle, mais qu'ils datent de l'époque de la rédaction d'*Un homme obscur* pourrait expliquer à un certain degré la renaissance d'un Nathanaël revu et refait. Ce Nathanaël vivant la vie des

[8] P. de ROSBO, *op. cit.*, “Avant-propos” de Yourcenar, p. 7-8.